

LE COUP DU HÉRON

Kaléidoscope hallucinant

JEAN-FRANÇOIS
CRÉPEAU



Monsieur Belmont et sa fille Lédia font leur marche dominicale avenue Émile-Zola, du pont Mirabeau au square Théophile-Gauthier. Lui lirait un journal pendant que la gamine s'esbaudirait dans les allées. Ce jour-là, après s'être amusée, elle veut rejoindre son papa, mais ne le voit pas. Panique en la demeure!

Cette scène nous ouvre l'univers de Lédia, personnage au cœur du septième roman de Jérôme Élie, *Le coup du héron* (Plaine lune, 2020). Le décor, vous aurez compris, est planté dans un quartier de la Ville Lumière qu'on peut imaginer comme les personnages de cette histoire aux allures de récit surréaliste.

Le père des premières pages meurt. Lédia, encore une enfant, est confrontée au deuil, mais aussi au désarroi de sa mère et à ses curieuses réactions. Ainsi, un jour, rentrant de l'école et ayant oublié ses clés, elle sonne, sa mère lui ouvre, mais ne la reconnaît pas. L'enfant court chez sa tante et lui raconte l'événement. La tante la ramène, mais M^{me} Belmont ne la reconnaît toujours pas. Il faut quelques mois de soins pour la ramener du «délire d'identification» et d'une dépression faisant suite au décès de son époux.



Premier saut dans le temps. Nous retrouvons Lédia en fac de Lettres,oureuse d'Albert, étudiant en médecine, et sa confidente Alejandra, «poétesse argentine émigrée en France, jouissant déjà d'un vrai renom dans son pays». Un jour, le jeune homme traduit un de ses poèmes; celle-ci trouve son travail de qualité, ce qui sème un peu de jalousie dans l'esprit de Lédia. De fil en aiguille, ce sentiment empiète sur son amour et l'amène à faire mille reproches à Albert. Tant et si bien, qu'un jour, elle trouve l'appartement vide, les tiroirs et le placard où se trouvent normalement les vêtements de son amoureux sont vides.

Elle téléphone à Alejandra et lui raconte son désespoir. Son amie est étonnée, car elle ne connaît aucun Albert dans la vie de Lédia. La situation va de mal en pis, Alejandra en informe

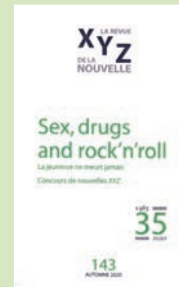
la mère et la tante de son amie. Cette dernière voit là une analogie entre les symptômes de sa nièce et ceux de sa sœur. Les trois femmes convainquent Lédia de consulter, mais elle «ne dévoilait que ce qui l'accommodait.»

Se la jouant avec conviction, elle en vient à ne plus mentionner le nom d'Albert. Vingt ans plus tard, elle croit l'apercevoir et se met à le filer jusqu'à ce qu'elle découvre où il habite et, surtout, son nom, «car c'était bien lui.»

La deuxième partie du roman est un chassé-croisé entre rêves et réalités, souvenirs et oublis, passé et présent. Au cœur de ce ballet, il y a Lédia et l'Albert qu'elle croit avoir retrouvé. Il est médecin comme l'autre qu'il se défend d'être. Cela devient pour elle et lui une quête qu'ils s'obligent à mener à bien.

Jérôme Élie jongle habilement avec la mémoire et les souvenirs de ses personnages, l'une ici vive et là trompeuse; des souvenirs, telle une photo de groupe, parfois mensongers. Lédia et Albert retrouvent un ancien camarade, Séguret. Ce dernier leur montre une photo de classe; bien que leurs noms figurent derrière la photo, ils ont été gommés de l'image. Quant «au coup du héron», il ressemble à un coup du destin qu'on ne peut jamais affirmer ou nier avec certitude. Ainsi, on n'est pas surpris de la disparition de Lédia elle-même, car tout «ainsi va s'évanouissant.»

XYZ, LA REVUE DE LA NOUVELLE
(n° 143, automne 2020).



«Sex, drugs and rock'n'roll» est un thème récurrent de la jeunesse occidentale, car «la jeunesse ne meurt jamais». On lit dans ce numéro «des textes de cuites (Patrick Nicol), des adolescences tourmentées (Fanie Desmeules, M.K. Blais, Marie-Claude Lapalme), des gangsters à guitare (Georges Desmeules), des spectacles épiques (Nicolas Guay)», etc. L'incontournable

de ce numéro s'intitule «Nocturne à la tête de chat», la nouvelle de Pascal Blanchet, lauréat du 30^e concours de XYZ. Cette prose «met en scène un homme qui rend chaque jour visite à une vieille dame dans un CHSLD. Cherchant à lui faire retrouver son sourire, le narrateur éveillera, de façon surprenante, la curiosité de la directrice du centre... Réuni au printemps dernier, le jury était loin de se douter que ce texte – prémonitoire – ferait écho au drame humain qui allait bientôt se révéler au grand jour.»

NOUVEAU PROJET
(n° 18, automne-hiver 2020).



Tout le numéro développe un seul thème: la fin d'un monde. «Les prochaines années annoncent des changements bien plus que climatiques. Tandis que nous devons faire le deuil de beaucoup de choses, d'autres fins seront au contraire porteuses d'espoir.» Comme l'écrit

N. Langelier en intro: «Le monde qui a été le nôtre... – celui de l'extractivisme, de la ponction jusqu'à l'extinction de toutes les ressources de la Terre et des humains – nous a permis d'atteindre un niveau de richesse sans précédent. Mais ce monde... est sur le point de s'écrouler et avec lui, les bénéfices qu'il nous offrait.» Il est ainsi question de la fin de l'impuissance, du capitalisme fossile, de l'hiver, du self-care, du pétrole, de la domination, de la stabilité, des oiseaux, de la technocratie, d'un monde, de la croissance, d'un cycle. Surtout de la fin du déni, car rien ne va.

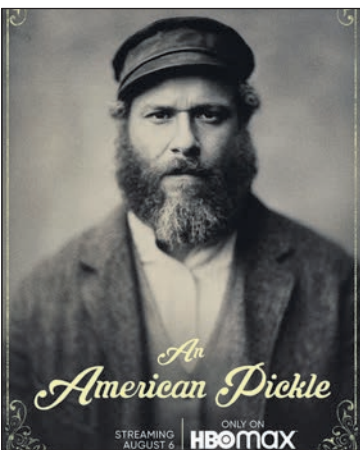
Terminant *Le coup du héron* (Plaine lune), c'est *La persistance de la mémoire*, une toile de Salvador Dali qui m'est revenue en mémoire. Aussi appelée *Les montres molles*, j'y vois la représentation picturale de l'univers imaginé par Jérôme Élie. Cela conforte la réalité voulant que

chaque année, surtout dans le contexte de grands bouleversements, des gens disparaissent sans qu'on ne puisse les retrouver ni conclure à leur décès. Quant au héron du titre, il joue souvent à la cachette avec les ornithologues, professionnels ou amateurs.

DVD

Un conte fantaisiste susceptible de vous intéresser

PASCAL CLOUTIER



An American Pickle



Seth Rogen est un habitué des films surprise. Vous vous souvenez de *L'interview qui tue?* Parce qu'il y avait là une polémique qui dépeignait la Corée du Nord et son dictateur de manière plutôt critique. La sortie du film avait

d'ailleurs été annulée. On disait aussi que c'était un très mauvais film et c'était vrai.

Sans qu'on s'y attende, voilà qu'en pleine pandémie, l'acteur canadien est doublement la vedette de cette comédie réalisée par Brandon Trost. Ce dernier a été impliqué dans plusieurs productions qui mettaient en vedette Rogen et son bon copain James Franco, mais c'est son premier long métrage. Et ce n'est pas mauvais.

Seth Rogen visite avec joie ses origines juives en incarnant le grand-père Herschel Greenbaum qui, au début du siècle, avait émigré aux États-Unis, s'était engagé dans une usine qui produisait des cornichons kasher et était tombé dans la saumure pour y être conservé un siècle durant.

Oui, c'est fantaisiste comme prémisse, mais le *clash* avec son petit-fils, Ben Greenbaum, est délicieux. Délicieux comme les cornichons qu'Herschel se met à produire de façon artisanale. Jaloux du succès de son grand-père, Ben essaie de freiner son succès parce que lui a dû travailler

très fort pour peu de résultats sur le Net.

Pour une fois, Rogen ne s'égare pas dans le scatologique ou ses penchants pour la fumette. Le scénario est plutôt sage, bon enfant même, mais ça en fait une bonne petite comédie. Loin d'être un examen universitaire sur les différences entre les générations distantes d'un siècle, le propos demeure rigolo et fait réaliser des choses que nous assumions déjà.

Le retour aux choses concrètes de la vraie vie et aux valeurs humaines est imagé de belle manière par Trost et le scénariste Simon Rich qui adapte son propre roman intitulé *Sell Out*. Le conflit que sous-tend ce conte moderne est évident et pas si facile à concilier. Une fois un départ complètement fantastique escamoté, le reste nous aura divertis pendant une heure et demie.

Le Chant des marins



Voilà une histoire véritable que plusieurs auront de la difficulté à

croire. Un producteur de disques se retrouve par hasard dans un village côtier de la région de Cornwall (Cornouailles), la région la plus au sud de l'Angleterre. Il s'y trouve parce qu'il a choisi l'endroit pour y célébrer l'enterrement de vie de garçon de son patron à la compagnie de disques.

Dans un moment de pur délire, celui qui a annoncé son mariage prochain lui fait une gageure ridicule. Il lui lance le défi d'engager un groupe d'une dizaine de marins qui offre aux touristes des chants de marins. Sans plus faire attention au sarcasme que cache le pari de son patron, Danny (Daniel Mays) se démène pour approcher le groupe et l'intéresser à produire un disque de leurs chants traditionnels.

Les obstacles sont nombreux pour que Danny réussisse ce qu'on ne croyait jamais pouvoir se réaliser. Réticences, membres rébarbatifs et entourage sceptique, les obstacles sont nombreux. Mais le pire de tous survient lorsque Danny réalise qu'il le menait en bateau (mauvais jeu de mots, je sais) tout ce temps.

Chacun des membres des Fisherman's Friends a une personnalité attachante. Danny quant à lui est tout d'abord identifié à ses amis de la virée conjugale avant de gagner un à un les membres du groupe et leur entourage.

Comédie légère, *Le chant des marins* comporte tous les ingrédients du genre. Port Wenn, la réelle petite municipalité qui sert de décor dans le film de Criss Fogin, est magnifique et offre un environnement qui nous fait encore plus apprécier cette histoire qui se termine vraiment bien. À voir.

